

La question du bonheur ¹

(Le bonheur, des questions pour l'homme)

Le grand auteur tragique Sophocle (5^e s. av. J.-C.) fait dire à l'un de ses personnages, désespéré, en présence d'un tout petit enfant (son enfant) :

*Tant qu'on ne pense à rien, c'est la vie la plus douce.
Ensuite tu connaîtras la joie et la peine.* (Ajax, 554-555)

Dans la fable de La Fontaine (17^e s.) : *La mort et le bûcheron* (I, 16), le malheureux bûcheron appelle la mort.

*Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
À recharger ce bois ; tu ne tarderas guère. »*

Nous avons un corps qui subit douleurs, maladies, et enfin la mort. Nous avons une conscience incarnée qui subit souffrance, deuil, solitude, incompréhension, abandon, malheur.

Et pourtant nous voulons vivre, et vivre heureux. Nous continuons à le vouloir, malgré tous les soucis de la vie, et même, sauf exceptions, dans la plus dure décrépitude, la vieillesse, la maladie.

Ceux qui demandent la mort ou se suicident, ce sont ceux qui jugent, en raison de leurs souffrances, physiques, psychiques ou morales, que la vie ne leur apporte plus le minimum de bonheur qu'ils attendent. Ils désespèrent de la vie. C'est un désir de vie qui pousse à souhaiter mourir.

On constate paradoxalement que c'est la même faculté de sentir et la même conscience qui nous permettent de ressentir

Plaisir et douleur,
Joie et tristesse,
Bonheur et malheur :

Nous sommes comme un bateau qui roule continuellement d'un bord à l'autre et nous ne pouvons pas éliminer de notre vie l'un

des deux bords ! D'autant que la douleur, la tristesse sont des signaux utiles et importants qui nous renseignent sur ce qui nous arrive. De même, de façon plus complexe, pour le sentiment du malheur. Seules les pierres ne ressentent rien quand elles sont brisées.

C'est pourquoi les anciens philosophes depuis Démocrite (5^e- 4^e s. av. J.-C.) ont pensé que le bonheur ne pouvait résulter, assez négativement, que de *l'absence de trouble (ataraxia)* et de la tranquillité de l'âme, du calme intérieur. Le stoïcien Épictète (1^{er} s. ap. J.-C.) pense que l'on obtient cette tranquillité ou égalité d'âme par *l'apathéia*, l'absence de passion, la modération en toute chose. Si vous évitez les occasions de souffrir, il restera un peu de plaisir ;

Si vous évitez de vous rendre malheureux, il vous restera un peu de bonheur.

La *vertu* est la discipline pour se rendre sage, modéré en tout. Et quand le malheur ou la douleur sont les plus forts, il reste que la conscience peut volontairement se tenir à l'abri en se détachant et en se répétant : *Douleur, tu n'es qu'un mot !* (Épictète).

Dans tout cela, on sent bien qu'il y a quelque chose qui ne va pas !

La volonté n'est pas toute-puissante.

Il ne suffit pas de le décider pour être heureux.

Il ne suffit pas de se tenir à l'abri de toutes les occasions de souffrir.

L'absence de malheur n'est pas le bonheur.

Cela fait penser à la formule à laquelle on se raccroche volontiers : *Tant qu'on a la santé !* Manière conventionnelle de ne pas y regarder de plus près, lorsqu'on rencontre un voisin, qu'on demande « comment ça va » et qu'on commence à prendre de l'âge !

Allons donc un peu plus loin (sinon, à quoi bon philosopher) !

La philosophe Simone Weil (+ 1943) a expliqué profondément que le malheur provient de la tendance de l'homme à faire du mal à celui qui est plus faible, que l'on tient en son pouvoir ; c'est en effet comme ouvrière d'usine qu'elle a expérimenté ce qu'elle appelle le malheur, l'écrasement continu, durable, de la conscience, mais aussi, en premier lieu, du corps.

Le malheur n'est pas naturel, il consiste à se sentir écrasé par le mal, ce que l'on vit comme mal, à savoir la destruction de soi, comme dans la condition ouvrière, avec les cadences infernales, l'humiliation par le contremaître etc.

Mais que dire de la mort d'un enfant, de la détresse d'une mère ?

C'est Rachel qui pleure ses enfants et ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus.

(Matthieu 2, 18, d'ap. Jérémie 31, 15)

¹ Conférence donnée à Nantes dans le cadre d'une rencontre du Mouvement Chrétien des Retraités le 23 septembre 2014, sur le thème : « La retraite, un bonheur possible ».

Il y a une conscience tragique du malheur quand on est écrasé par le destin. Notre vie est bouchée, privée de tout horizon. On ressent un sentiment d'injustice absolue, de révolte, même si c'est une projection sur un responsable imaginaire, comme lorsqu'on accuse Dieu. Reste que le malheur est ressenti comme quelque chose d'injuste, et que la volonté en est écrasée. Finalement, le malheur est bien le même : c'est un sentiment écrasant d'injustice qui donne l'impression que le mal est infini. Derrière le mal, il y aurait le Patronat, Dieu, les soldats d'Hérode.

Et en face ? Le bonheur ?

Il faut tout de suite le préciser :

On ne le trouve pas dans le plaisir, la jouissance, la possession.

Pourtant, c'est ce que le désir poursuit sans cesse : poursuit mais ne possède pas.

On ne possède pas la possession : c'est plutôt elle qui nous possède !

On ne jouit pas de la jouissance : elle est fugitive, elle ne tient pas dans le temps.

On peut être malheureux au milieu d'une vie de plaisirs.

Le bonheur reste hors d'atteinte, parce qu'on manque toujours de quelque chose : on manque de ce qu'on n'a pas – et on n'a jamais tout, il y a toujours quelque chose qu'on n'a pas ! Donc on n'est jamais heureux.

Qu'est-ce qui pourrait donc combler ce manque ? Tout avoir ? Mais ce ne sont que des choses, et des choses ne peuvent pas nous combler, quand bien même on les aurait toutes. La conscience ne peut pas être remplie avec des choses, des objets, qui lui restent forcément extérieurs.

On sent bien qu'il ne reste qu'une issue : on sera heureux si « quelque chose » qui n'est pas une chose nous comble intérieurement, autrement dit si nous sommes comblé par *quelqu'un* et non par quelque chose. Autrement dit : si on est aimé !

Ce serait le miracle d'un don gratuit de ce qui nous manque.

Ne pas être aimé, vivre sans amour, c'est là le malheur.

Être aimé, c'est là le bonheur !

L'amour est au cœur de la question du bonheur.

Mais voilà ! L'amour est une *relation*.

Je ne peux pas être aimé, je ne peux pas recevoir d'amour si je n'aime pas.

Angelus Silesius, le grand mystique rhénan du 17^e s., a écrit symboliquement à propos de l'amour, et de toutes choses qui n'existent que par amour :

*La rose est sans pourquoi ;
Elle fleurit parce qu'elle fleurit,
N'a souci d'elle-même,
Ne cherche pas si on la voit.*

(*Le voyageur chérubinique*, I. 289)

Les choses ont une raison, une explication, un pourquoi, mais l'amour est sans raison, sans explication, sans pourquoi. Il n'y a pas quelque chose d'autre, au-dessus de l'amour, pour expliquer l'amour. Il est sans raison, sans pourquoi, parce qu'il est lui-même la raison et le pourquoi de toute chose.

Pourquoi donc aimer ? Parce qu'il n'y a rien de mieux, rien de plus grand (si grand, dirait saint Anselme, qu'on ne peut rien concevoir de plus grand) ; seul celui qui aime peut le comprendre.

Or aimer, c'est *ne pas avoir souci de soi*, c'est *ne pas chercher à être vu*, dit le poème.

Aimer, c'est oublier de vouloir être heureux, et en effet, on l'a bien vu, poursuivre le bonheur, c'est être assuré de ne jamais le trouver.

Au contraire, aimer jusqu'à s'oublier, c'est atteindre un bonheur que l'on ne cherche pas.

Le bonheur n'est pas la récompense de l'amour, il est l'amour même. L'amour est un bonheur ; l'amour est le bonheur.

Le bonheur est comme l'éclosion de la rose, c'est-à-dire de l'amour. La fleur ne se réalise qu'en fleurissant. Ainsi de l'amour qui se réalise.

Il ne peut être reçu qu'en donnant et en se donnant, comme un don d'amour, comme le fleurissement de l'amour qui fleurit parce qu'il fleurit.

Ce bonheur-là ne dépend plus des événements.

Quand sainte Thérèse de Lisieux dit : « Je serai l'amour », le bonheur est là.

Il est des âmes sur la terre qui cherchent en vain le bonheur. Mais pour moi, c'est tout le contraire, la joie se trouve dans mon cœur. Cette joie n'est pas éphémère, je la possède sans retour. Comme une rose printanière, elle me sourit chaque jour. (voir livret p. 22).

Maintenant je pourrais commencer à parler concrètement du bonheur !

Avec son conjoint, le plus proche prochain ; dans la vie de famille, avec ses enfants, avec ses petits-enfants... car ce sont nos plus proches prochains après notre conjoint, et souvent les plus difficiles à aimer concrètement, dès qu'il y a des conflits, et ils sont nombreux dans les familles comme dans le monde. Ce sont souvent les conflits familiaux qui rendent malheureux, et la paix et

les réconciliations qui créent du bonheur. Et pour faire la paix, il faut beaucoup d'amour.

Et si l'on est seul, il y a encore et toujours la possibilité de se donner, de donner au moins un peu de sa vie aux autres, d'être faiseur d'amour, faiseur de paix. Car on le sait, *il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir* (Actes 20, 35).

Quels que soient le lieu, l'occasion, les circonstances, on peut connaître des satisfactions, des plaisirs, par exemple dans un travail, en faisant des voyages, mais il n'y aura bonheur que dans l'expérience de l'amour.

Face au deuil, à la maladie et à la douleur physique, aux tourments de la vieillesse, à la peur de vieillir et de mourir, à la solitude et à l'abandon, à tous les malheurs possibles,

La réponse est dans la réflexion de Thérèse : elle parle du bonheur, mais en fin de compte c'est une autre idée qui vient la remplacer, celle de la joie.

Mais il ne faut pas se leurrer et idéaliser la joie que donne l'amour : l'homme est un être fini, limité, et la joie, et donc l'amour, connaissent des éclipses, des ombres et des nuits.

On ne peut oublier que le Christ sur la croix se récite le psaume 21 :

Pourquoi m'as-tu abandonné ?

À quoi lui sert donc tout l'amour qu'il a donné ?

L'amour peut disparaître de notre horizon ; il peut être blessé, car il est très fragile ; on peut le croire perdu ; on peut ne plus le ressentir ; on peut se sentir incapable de le donner au moment où ce serait le plus nécessaire.

Cependant, même dans le malheur, comme Job, comme Marie au pied de la croix, comme Jésus lui-même, on peut garder la foi, c'est à dire continuer de croire qu'il n'y a rien au-dessus de l'amour, même si on ne sait plus où. La foi, dit la *Lettre aux Hébreux* (11, 1), *est la possession déjà, dès maintenant, de ce qu'on espère.*

Quand on ne possède plus rien, reste celle que Charles Péguy appelle « la petite fille Espérance » (*Le Porche de la deuxième vertu*).

Par l'Espérance, on croit encore, on a encore la foi dans ce qu'on ne voit plus. Il faut en effet continuer à croire en l'amour pour continuer d'aimer, continuer de *vouloir* aimer.

Le malheur absolu, le désespoir, la dés-espérance, serait de ne plus avoir aucune foi dans l'amour, sans avoir appris à aimer, si peu que ce soit – car si l'on a appris à aimer si peu que ce soit, on ne peut plus ne plus croire du tout en l'amour. Or on apprend à aimer en étant aimé en premier, si peu que ce soit. L'amour est devenu, comme dit le *Cantique des cantiques*, « fort comme la mort » (8, 6). Face à la mort et au malheur, il n'y a que le bonheur de l'amour.

Le bonheur ne peut donc se trouver que dans l'exercice concret de l'amour. Pour un heureux retraité, selon sa situation et son état de vie, la rencontre du bonheur ne peut se faire que sur les chemins qui rejoignent les autres ; cela veut dire : aller à la rencontre des autres, et par exemple, plutôt que de se plaindre de sa propre solitude, prendre son courage à deux mains et aller à la rencontre de ceux qui sont seuls et qui sont peut-être à deux pas de chez nous.